Sous la grammaire des expressions spatiales : la ville vécue

Beneath the grammar of spatial expression : the town as it is experienced

Jeanne-Marie Barbéris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3108>

DOI : 10.4000/praxematique.3108

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1992

Pagination : 105-124

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jeanne-Marie Barbéris, « Sous la grammaire des expressions spatiales : la ville vécue », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 18 | 1992, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3108> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3108>

Jeanne-Marie BARBERIS
PRAXILING
Montpellier III

SOUS LA GRAMMAIRE DES EXPRESSIONS SPATIALES : LA VILLE VÉCUE

Les deux cas étudiés dans cet article sont tirés d'un corpus d'interviews recueillies au cours d'une enquête urbaine (1). Les sujets étaient interrogés, au cours d'entretiens assez prolongés (quarante-cinq minutes à une heure), sur leur espace de vie quotidien (rue, quartier, centre ville), sur leurs déplacements habituels et sur leur perception, euphorique ou dysphorique, de cet espace.

La réflexion concernera la **grammaire des expressions spatiales à l'oral**. Elle repart des analyses d'un article récent consacré aux ratages et aux phénomènes d'hésitation dans les syntagmes prépositionnels de lieu (Barberis 1991), et tente de les compléter. Nous avons cru observer des régularités dans les phénomènes d'hésitation sur préposition spatiale — cadences régulières qui ont été dénommées dans l'article cité « modules rythmiques ». Nous nous intéresserons ici à un phénomène voisin : que se passe-t-il lorsque la programmation du message (l'à dire) n'aboutit pas à la formulation effective d'un complément de lieu, mais à un blocage de la parole, qui reste en suspens : **amorces de SP, prépositions suspendues dans le vide, suivies ou non de reformulations ?...**

Les descriptions spatiales paraissent soumises au référentiel. Mais, en particulier lorsqu'il s'agit de décrire le lieu de vie, ce référentiel est immédiatement réinvesti. Les compléments de lieu fournissent des exemples très caractéristiques de perturbations liées à la nomination. L'inaboutissement du SP est ici :

- soit **réticence** : l'enquêté se refuse à reprendre les mots de l'enquêteur. Ce sera le premier cas examiné dans cet article : l'interview BOUDON se focalise sur la nomination difficile du *quartier*.

- Soit **censure**: l'enquêté s'aligne sur le langage de ses interlocuteurs. Ce sera le deuxième cas analysé : l'interview PUECH tourne autour d'un mot non dit, *hospice* (ou *asile* ?), corrigé en *maison de retraite*.

Vivre, ou ne pas vivre, la ville et ses lieux-emblèmes (ou lieux-pièges ?), comme « le quartier », la ville et ses lieux-repoussoirs (ou lieux-refuges ?) comme « l'hospice ». Dire, ou ne pas dire, le nom de ces lieux au vécu problématique. Telle semble être l'alternative où se trouvent pris ces enquêtés, comme bien d'autres sujets interrogés dans cette enquête urbaine. C'est dans les phénomènes de **ratage** que vont s'inscrire les tensions du sujet affronté à son espace de vie : le ratage, signe de la réticence et de la difficulté à dire. Les perturbations ayant pour siège le SP de lieu vont donc peut-être nous fournir des enseignements sur la manière dont les sujets construisent leur espace quotidien dans leur parole.

Les problèmes posés peuvent se regrouper autour de deux axes :

1) Temps d'actualisation et hétérogénéités discursives :

L'inscription des sujets dans leur discours se lit dans la durée concrète de leurs énonciations, dans la **durée d'actualisation** de leurs discours (2). Les hésitations signent la difficulté à dire. Or les mots grammaticaux sont des supports privilégiés du temps d'hésitation (3). Et parmi eux, en particulier, la préposition spatiale. La préposition est le point-pivot où vont prendre appui les ralentissements et, dans les cas les plus problématiques, les **blocages sur SP**. Les locuteurs en difficulté stoppent en catastrophe. Mais l'élément conflictuel visé n'est pas la préposition : c'est le praxème qui doit la suivre. Lorsqu'il paraît mal venu, lorsqu'il est voué à mettre au jour un enjeu trop fort, l'à dire (4) bloque l'actualisation de l'intrus.

2) Préposition, généricité et stéréotypisation :

Dans l'interview PUECH, une reformulation de l'enquêté fait apparaître un remodelage complet du SP : à <l'hospice> devient *dans une maison de retraite*. Ce qui nous conduit à considérer la **relation entre préposition (à/dans), actualisateur (l'une) et site (5) (hospice/maison de retraite)**. Ce problème avait déjà été aperçu par N. Ruwet (1969). Des travaux récents (A. Herkovits 1986 et C. Vandeloise 1988) ont fait avancer la question. C'est de ces propositions explicatives que nous repartirons, pour les confronter à l'analyse de l'espace dans l'interaction verbale.

1. BLOCAGE SUR SP ET HETEROGENEITES DISCURSIVES :

« Quartier », mot refusé, réalité refusée

1.1. Blocages et reformulations :

Dans l'interview BOUDON, un couple manifeste son rejet de l'espace vécu. Toute la stratégie de A (elle) et de D (lui) va consister à fuir l'insertion dans l'espace local : ils ne sont pas de ce lieu, ils sont du centre ville, de Montpellier, **d'ailleurs** — tout en reconnaissant, contradictoirement, qu'ils aiment vivre **ici**. Cette insécurité spatiale va se polariser sur un mot-problème, *quartier*, qui condense toutes les potentialités traditionnelles d'investissement dans l'espace vécu. Le praxème est refusé explicitement par les enquêtés. Pour eux, c'est une dénomination non-pertinente.

Un enquêteur tente alors l'interprétation suivante, qui met en relation la résistance à la nomination de *quartier* avec une faible pratique de cet espace local :

B.42 - oui finalement vous aimez beaucoup habiter ici mais d'autre part vos / hh euh vos déplacements vous amènent pas tellement à rester *dans le quartier*?

A.43 - (6) comment mes déplacements m'amènent? (6) // euh euh s-si: ! je reste *dans le*: hh euh la plupart du temps moi je: je ne marche pas en voiture je suis à pied.

Dans le couple question / réponse, il est habituel que l'interlocuteur reprenne les termes du locuteur. Cette routine s'amorce effectivement dans la réplique de l'enquêté. A

la formulation de B : *rester dans le quartier* répond chez A : *je reste dans le: hh euh*. Le praxème est bloqué in extremis, alors que l'actualisateur *le* est déjà extériorisé. L'inspiration et la pause pleine *euh* marquent fortement le temps-métadiscours (6), qui condamne l'automatisme de répétition. Le locuteur ne réussit à se sauver du mot de l'autre que par une réorientation totale du programme syntaxique. Le *je* (cible) se refuse donc à entrer en relation avec ce lieu-tabou de nomination : *quartier* (site), à travers la relation syntaxique *Je + V rester + SP dans le quartier*.

Ensuite, le moyen de locomotion (*en voiture, à pied*) occulte le lieu de la locomotion: le quartier. L'acte même de la marche est refusé. Le cafouillage lexico-syntaxique *je ne marche pas en voiture* pose un Faire nié : *marcher*. Pour finir, la négation du mouvement se répète, cette fois grâce à une phrase en Etre, *je suis à pied* : déprise de l'espace et du contact pratique avec l'espace.

Le métadiscours initial (sur un ton de protestation, marqué par le chiffre-code (6) encadrant l'occurrence) est également une reprise du propos de l'enquêteur, mais à un tout autre niveau : c'est une reprise-réfutation, dont la valeur contestatrice est signalée par l'intonation. De fait, c'est la négation de l'enquêteur : *vos déplacements vous amènent pas* (négation qui n'est pourtant pas répétée par A qui tronque sa formule au niveau du mot *déplacements*), qui est visée par la contestation, comme l'explicite le *s-si:: !* qui suit.

Deuxième stratégie d'évitement de *quartier* un peu plus loin. Mais l'à dire, échaudé par le premier accroc, devient plus habile : le ralentissement a lieu plus haut dans le programme de phrase *rester dans le quartier* : après le verbe *rester*. En effet, la sélection de la particule *dans* réduirait considérablement les possibilités de choix lexical, et les resserrerait dangereusement autour du praxème *quartier*. Contrairement au premier cas on n'a pas d'inachèvement syntaxique :

A.54 - oh mais *le quartier* moi moi je ne: je ne peux pas rester *euh: euh sur la place Saint Côme* non (oui C) c'est pas vrai / non moi j'aime j'aime *mon coin* mais je j'en sors.

Cette fois, le temps d'hésitation (pause pleine *euuh*: *euuh*) se localise après *rester* de manière à prévoir le remplacement de la totalité du SP *dans le quartier* par son concurrent non-conflictuel *sur la place Saint Côme*. Le carrefour de choix se situe à la bifurcation *dans/sur*. La localisation par le toponyme se substitue à la localisation désignant le possible univers partagé des habitants de ce secteur : « le » *quartier*.

Dans les deux cas (*sur la place saint Côme* / *dans le quartier*), l'article défini renvoie à une occurrence spécifique. Mais dans le cas de « la » *place Saint Côme*, la spécificité s'obtient par *Saint Côme* : le praxème permet en tant que nom propre de désigner un site réduit (la place sur laquelle est situé l'immeuble où habite l'enquêtée A) sans renvoyer à un monde partagé. En revanche, pour « le » *quartier*, la notoriété exprimée par l'article défini s'ancre dans la situation de parole et dans l'expérience commune : communauté à laquelle refusent précisément de participer A et son mari D.

Aussitôt après un bégaiement (*j'aime j'aime*), signalant à nouveau un carrefour de choix difficile, *mon coin* use d'une stratégie voisine : la spécificité s'obtient par le possessif, permettant de dire que le lieu désigné est celui du seul locuteur *je*, sans intégration, là non plus, à la société locale.

Reste à expliquer le remplacement de *dans* par *sur*. La substitution est liée bien entendu au praxème qui suit, le site *quartier* réclamant *dans*, tandis que *place* réclame *sur*. Le *quartier* est conçu comme contenant, c'est-à-dire comme site circonscrit et délimité où la cible est localisée en tant que contenu. La *place* en revanche (comme *l'esplanade*, comme le *boulevard* ou l'*avenue*) est conçue comme un lieu plus vaste et donc plus ouvert (non circonscrit), et comme une surface où les cibles sont « posées » : ces quatre derniers sites fonctionnent donc avec leurs cibles selon la relation porteur/porté, après un verbe comme *rester*. En revanche, on dira *rester dans la rue*, parce que la rue, plus étroite que l'*avenue* ou le *boulevard*, va se présenter comme un lieu fermé, et donc selon la relation contenant/contenu (7). Bien entendu, ces appariements entre préposition et site sont explicables après coup, mais non prédictibles à partir d'une simple définition sémantique des prépositions. Ils varient de plus selon les contextes syntaxiques (verbe mettant en

relation cible et site, en particulier): *aller à la rue Saint Guilhem; sur (/dans) la rue Saint Guilhem, il y a une librairie.*

En tout cas, le mot *quartier* est limité dans ses affinités prépositionnelles : *être, aller, rester dans le quartier* mais non *au quartier*. Herskovits (1986) et Vandeloise (1988) ont une explication de ce phénomène. Lorsque plusieurs objets de même dénomination compris dans un ensemble (comme les divers quartiers d'une ville) ne sont pas générateurs d'un scénario social unique, ils ne peuvent être candidats à des expressions comme *Etre à x, aller à x*, contenant la préposition *à*. Chaque quartier est trop spécifique pour qu'on puisse dire, de manière générale, *Il aime bien rester au quartier*, comme on dirait *Il aime bien rester à la maison*. La *maison* constitue, en revanche, un objet prototypique porteur d'un scénario (scénario qui énumère de manière prévisible les activités-types pouvant se dérouler *à la maison*). Nous reviendrons de manière plus développée sur ce problème des affinités entre préposition et site avec l'exemple analysé en 2.

1.2. Hétérogénéités discursives:

Les phénomènes d'**hétérogénéité montrée** (Anthier-Revuz 1984) sont très nombreux dans cette interview, sous la forme marquée ou non-marquée (8). L'emploi répétitif de la négation (*non, ne...pas*) et de la contradiction (*s-si:: !*), des adversatifs (*mais*), du ton dubitatif (signalé par le chiffre-code (6) en A. 43), s'ajoute à ce qui a déjà été observé à propos du conflit direct de nomination: le rejet de *quartier*.

Au moment où l'enquêteur B s'aligne sur la volonté de A et exclut de son discours *dans le quartier* au profit du terme plus neutre affectivement *dans le secteur*, c'est A qui brusquement, réintroduit le praxème interdit :

A. 58 - *mon qua- mon quartier* si vous appelez *quartier*: ça va de: alors si vous voulez limiter ça va de: / hh de de de la Grand Rue: à:: / hh à la rue Saint Guilhem voyez? (oui B) en passant par l'église Saint Roch c'est ça alors si vous voulez *le quartier* / mais alors là bon j'y suis bien: euh: c'est agréable mais mais j'en sors

Les formes de métadiscours indiquant la réluctance au point de vue de l'autre abondent : *si vous appelez quartier* (métadiscours sur la validité de la nomination), *si vous voulez limiter* (métadiscours sur la validité de la question posée quelque temps auparavant par l'enquêteur : quelles sont les limites du quartier pour vous?), *c'est ça alors si vous voulez le quartier* (métadiscours à nouveau sur la validité de l'équation référentielle demandée par l'enquêteur entre le nom *quartier* et un espace réel). Le bégaiement même sur *quartier*, au début de la réplique, manifeste la difficulté d'assumer le mot. Le métadiscours *si vous appelez* va avoir à la fois un effet sur l'occurrence qui suit, qui est « mise entre guillemets », et, rétroactivement, sur l'occurrence qui précède. L'ensemble n'est pas pris en charge. La deuxième occurrence, après *si vous appelez*, est un exemple de ce que J. Rey-Debove appelle « autonome ». *Quartier* est cité comme unité du langage des enquêteurs. Dans cette parole rapportée, le contact entre mention et usage du terme manifeste la tension intersubjective.

Mais on reconnaît également dans la réplique A.58 un exemple de module rythmique : *de: / hh de de de ... à: / hh à ...*. Les modules rythmiques, et cet exemple en particulier, ont été étudiés récemment dans Barberis 1991. Cet article montre que les phénomènes d'hésitation sur préposition spatiale présentent des régularités, parmi lesquelles prédomine nettement une cadence :

Prép 1 allongée + Prép 2 + SN (type : *à: à la rue Saint Guilhem*)

La Prép 1 fait l'objet d'allongements variables. La Prép 2 peut être répétée sous forme d'une suite de brèves (c'est le cas pour *de: / hh de de de la Grand Rue:*). Une reprise de souffle notée *h*, *hh*, est parfois audible (comme dans notre exemple) entre Prép1 et Prép 2. On notera de plus qu'ici le module est double, affectant successivement la préposition *de* et la préposition *à* composant l'expression démarcative : *de ... à ...*

L'article de 1991 analyse les modules rythmiques en tant que lieux de régulation de l'interaction verbale et lieux de synchronisation de la production-réception du message

oral. Mais cette fonctionnalité du module rythmique n'empêche nullement le seuil d'hésitation prépositionnel d'être un passage dangereux pour le locuteur. Le module cadre un problème, celui de la construction du discours, en le logeant dans un temps régulé : la cadence longue + brève. Mais ce problème, cadré rythmiquement, il ne le résout pas. Tout pont syntaxique est un passage « fautable » (9).

L'examen de cet énoncé replacé en contexte permet de réintroduire dans l'explication linguistique l'hétérogène et la tension, là où pourtant demeure la régulation. En effet, l'aspect très appuyé du balancement modulaire n'est rien d'autre ici qu'une forme d'hétérogénéité montrée, mais non marquée, au sens de J. Authier (voir note 8). L'enquête met en scène le discours requis par l'autre. Il grossit les traits du rôle qui lui est assigné, par la lenteur de l'énonciation, la reprise de souffle marquée. La coordination rythmique se maintient, mais comme celle d'une citation mise à distance. La lecture de cet exemple en termes de coopération serait donc un contresens. Comme dans toute forme d'hétérogénéité non marquée la position de l'énonciateur demeure trouble, entre résistance et concession (10).

Les stratégies discursives, liées aux positionnements des sujets, nous mettent sur la voie d'une composante essentielle de l'oral: la gestion de l'hétérogénéité dans l'interaction. Il n'y a pas **une** cohérence, mais plutôt **des** cohérences, qui tracent leurs pistes parallèles dans les conversations. Ces cohérences se construisent dans une certaine cohésion interactive: réglage des tours de parole, utilisation des régulateurs du *back channel* (11), des cadrages rythmiques. Mais la cohérence — la nécessité pour le sujet de tracer sa piste, de la négocier et de l'infléchir à travers les tensions dialogiques —, menace la cohésion: interruption du tour de parole, programme de phrase inachevé, cafouillage lexico-syntaxique. La pulsion des affects menace le langage de défaite (de se défaire). En définitive, la dynamique de la parole réussit presque toujours à « ramasser les morceaux » : la conversation continue...

2. PREPOSITION, GENERICITE ET STEREOTYPISATION :

Quand « l'hospice » devient « une maison de retraite »

Dans l'interview PUECH, les enquêteurs B et C interrogent un couple de petits commerçants de la soixantaine (A: le mari; D: la femme), qui vivent et travaillent dans le quartier. A produit un discours péjorant sur son lieu de vie : difficultés de circulation, difficultés dans le travail. La femme s'oppose à cette vue. Elle aime le quartier et souhaite y rester pour sa retraite. Un peu plus tard, le mari prend l'initiative d'introduire le topique de la maison de retraite:

A.102 - en-dessous là / y a un maire qui a: hérité d'une maison / il en a fait un chose pour les ...

D.103 - maison de retraite / pour les vieux hé

Le praxème *chose* n'admet qu'une restriction à la signifiante maximale « tout être ou tout objet » : sa mise en discours. Le contexte et le cotexte de l'interaction apportent un réglage — mais trouble et implicite — à la permissivité de sens qui le caractérise. L'actualisateur *un* signale que *chose* recouvre en principe un référent qui, s'il était nommé, serait du genre masculin. Une autre spécification de sens est prévue dans le complément *pour les <vieux>* mais l'épouse intervient promptement (chevauchement de paroles — signalé par le soulignement dans la transcription — et interruption de A) pour fournir le « mot convenable » : *maison de retraite* (suivi cependant de *pour les vieux* qui complète l'expression du mari).

Chose, dans la bouche du mari, dissimulait selon toute probabilité l'ancienne désignation désormais jugée dévalorisante : *hospice* (ou, peut-être, *asile*). Cette hypothèse, qui paraît ténue à ce stade de l'interaction, sera corroborée par la réplique A. 137 où un blocage sur SP et une reformulation font apercevoir en filigrane la nomination routinière occultée *is préfèrent aller à:: <l'hospice>/ dans une maison de retraite*. Cet exemple sera analysé en détail plus loin.

La femme met la formulation au goût du jour, avec *maison de retraite*. Les deux attitudes d'euphémisation sont différentes: la première, celle du mari, conserve en visée le terme dévalué tout en le masquant, la seconde norme la nomination (11). Il reste que ce *chose pour les vieux*, « c'est lui qui l'a nommé » : en sous-main, c'est une solution pour la retraite du couple qui se profile : quitter le quartier, aller en maison de retraite, solution opposée à celle de sa femme. Le même thème ressort un peu plus tard, toujours à l'initiative de A. Les enquêteurs viennent d'interroger A et D sur les personnes qui quittent le quartier. A répond aussitôt:

A.137 - c'est des fois par par leur âge aussi hein (oui B) / is prennent leur retraite et is restent pas là is:: préfèrent aller à:: / *dans une maison de retraite ou ailleurs* que: is sont plus tranquilles /

La volonté de quitter le quartier du *je* est attribuée aux *ils*, procédé fréquent de dissimulation : *is restents pas là is:: préfèrent aller à::/* . Mais le SP se bloque sur la préposition *à*. Le locuteur avait dans sa visée programmatique initiale *hospice*. Mais il censure ce premier programme, au profit d'un autre site : *dans une maison de retraite ou ailleurs*, reformulation normée. Il s'agit peut-être moins de reprendre les mots de la femme en D.103 que d'éviter une objection triomphante de celle-ci : *aller à l'hospice? merci bien!*, ainsi que l'opinion défavorable des enquêteurs. A mot dévalué, référent dévalué — et locuteur dévalué. Même si la « préférence » pour l'hospice est endossée par d'autres, elle peut faire l'objet d'une évaluation négative de la part des interlocuteurs, ce qui serait défavorable à la position stratégique de A.

Mais on aura remarqué que la substitution d'un praxème : *maison de retraite*, à un autre, candidat malheureux à l'actualisation: *hospice*, entraîne une série de modifications en cascades. C'est tout le SP qui est remodelé, et il convient donc de comparer le programme éliminé (1) :

(1) *is préfèrent aller à l'hospice (ou l'asile)*

au programme (2) en définitive sélectionné :

(2) *is préfèrent aller dans une maison de retraite.*

On remarque tout d'abord que la préposition *à* se trouve remplacée par *dans*. Ensuite, l'article défini (*l'hospice*) devient indéfini (*une maison de retraite*). Enfin, l'actualisateur, de générique (cas 1), devient spécifique (cas 2). Du moins, c'est la position qui sera défendue ici. Pour y voir plus clair, il convient à la fois de réfléchir sur le sens et l'emploi en contexte de la préposition *à*, et sur les liens qui l'unissent au praxème qui suit, expression du site.

2.2. Grammaire des expressions spatiales et interaction verbale :

Les linguistes que l'on regroupe aujourd'hui sous l'étiquette de cognitivistes ont proposé d'importantes contributions à la grammaire des expressions spatiales (Herskovits, Lakoff, Langacker, Talmy, Vandeloise). C'est à C. Vandeloise (1988) — qui, comme L. Talmy, participe également à ce numéro - que j'emprunterai le point de départ de mes réflexions ici.

C. Vandeloise propose deux règles d'usage pour la préposition *à* (*x* et *y* désignant respectivement la cible et le site) :

A1 : *x* est à *y* si *y* localise *x*

A2 : *x* est à *y* si les positions de *x* et de *y* sont associées dans une routine évoquée par *y*

La première règle signifie que *à* est un pur localisateur, servant à mettre en relation cible et site sans plus de spécification sur la forme du site (surface, volume etc.). Dans ce rôle de localisateur, il s'associe à des **sites spécifiques** : spécification obtenue en particulier par un nom propre, spécificateur idéal (par ex. *Pierre est à Montpellier*).

La deuxième règle vise à expliquer les phrases du type *Pierre est à la plage*, *Pierre est à la caserne*. Dans ce cas, la localisation se fait par le recours à un rituel social, où se trouve intégré le site, et qui permet d'indiquer plus précisément, et la position exacte de la cible, et son activité (lorsque cette cible est humaine). Vandeloise parle donc de **site intégré**, pour ces localisateurs qui renvoient, dit-il, à des routines, à des scénarios.

On constate que, avec les sites spécifiques comme avec les sites intégrés, on a affaire à un praxème introduit par l'**article défini**. C'est que, pour localiser la cible (règle A1), le site doit être parfaitement repéré et connu. La préposition spatiale *à* marque donc de très fortes affinités avec la définitude, et se refuse sauf quelques cas explicables à s'associer avec l'article indéfini. Mais alors, pourquoi les autres prépositions de lieu (*dans*, *sur*, *chez...*) ne se conforment-elles pas à ce modèle? On trouve sans difficulté *Pierre est sur une plage*, *dans une caserne*, alors qu'on préfère dire *Pierre est à la plage*, *à la caserne*. L'explication proposée par Vandeloise est que seul *à* est un relateur spatial pur, alors que les autres prépositions marquent des configurations spatiales, qui peuvent certes nous donner par inférence la situation exacte d'un objet, mais n'y sont pas destinées.

Dans le cas de la règle A2, la définitude s'explique par l'intégration dans des schémas d'action prédéterminés. Dans ce cas, l'article renvoie non pas à un objet spécifique, mais à un objet **générique** : *la plage*, *la caserne* sont des objets prototypiques, dont l'image prédéfinie et socialement figée se réactive à chaque occurrence d'emploi.

Nous ajouterons que ce sont des **singuliers** parce que la réitération de leur emploi en discours ne signifie pas la convocation d'objets différenciés (telle caserne, différente de telle autre), mais la répétition du même objet prédéterminé, dont le sens et l'image ont été fixés et gelés dans l'imaginaire social (Danon-Boileau 1989; Kleiber 1989). L'instant *To* d'énonciation d'une telle occurrence n'est que le moment de validation en discours d'un sens réifié.

Ce commentaire — qui jusqu'à maintenant portait sur des énoncés-types de localisation statique, avec des phrases en *Etre* — peut être étendu aux phrases contenant des verbes de déplacement, pour être appliqué à l'occurrence que nous avons à

commenter : *is préfèrent aller à <l'hospice> VS dans une maison de retraite*. L'explication de Vandeloise nous permet de comprendre le pourquoi du passage de *à* devant *l'hospice* à *dans* devant *une maison de retraite*. C'est le changement de déterminant qui entraîne le changement de préposition. *A* se refuse à cohabiter avec *un*, et c'est *dans* qui s'y substitue.

Mais pourquoi alors le passage de *le* générique à *un*, qui nous paraît ici de valeur spécifique ? La notion de routine sociale, de scénario, proposée par Vandeloise, nous paraît trop puissante et englobante pour rendre compte de la différence entre *hospice* et *maison de retraite* : les deux réalités sociales évoquées ne sont-elles pas toutes deux bien intégrées à des scénarios ?

2.3. Scénarios, univers de croyance et « extralinguistique » :

C'est aux **strates de la mémoire sociale** qu'il faut selon nous faire appel ici. Le terme le plus ancien, *hospice*, a pu se stéréotyper dans la pratique langagière de l'interviewé (homme assez âgé), alors que le praxème plus « jeune » candidat à la nomination de remplacement, *maison de retraite*, livre une image moins figée et plus diversifiée dans ses occurrences — du moins dans la représentation linguistique que nous en propose, dans ce fragment de discours, ce locuteur A. D'où la valeur particulière, spécifique, qu'occupe l'indéfini, d'où aussi l'indéfinition : « une maison de retraite spécifique dans un ensemble de maisons de retraite bien différenciées les unes des autres ».

L'indéfini, permettant d'imaginer une série d'objets spécifiques, différents les uns des autres, ouvre la voie à la pluralisation. Le défini générique en revanche fonctionne comme un « massif » (Kleiber 1989). Tel l'article défini devant les noms de substance, *le* article générique reste imperméable à la pluralisation (ce qui n'empêche pas, bien entendu, un article défini pluriel à sens générique d'exister, mais avec des spécifications d'emploi qui le distinguent de l'emploi singulier). Cette position de G. Kleiber peut être rapprochée de la théorie de l'article mise en place par G. Guillaume (1969) ainsi que de la réflexion praxématique sur ce sujet (R. Lafont 1978, chap. IV, 3.).

La règle d'usage A2 de C. Vandeloise nous paraît donc valide, mais au prix d'une rediscussion du partage traditionnel entre le linguistique et l'extralinguistique. C.V. termine en effet son article en renvoyant à la motivation extralinguistique, pour justifier du rapport entre localisation et rituel social. Or, on vient de le voir, les phénomènes étudiés ne résultent pas simplement de schémas d'expérience « extralinguistiques » qui seraient purement et simplement importés dans le linguistique : **c'est le linguistique qui filtre les scénarios**, pour les «geler» dans la représentation conventionnalisée du générique (*l'hospice*), ou pour les renvoyer à la souplesse des occurrences particulières du discours (*une maison de retraite*). L'expérience est toujours en interaction dynamique avec le langage.

La distinction entre **site spécifique** et **site intégré** proposée par C.V. fournit un élément d'explication décisif, pour éclairer les relations de la préposition *à* avec le déterminant défini et le site qui le suit. L'étude d'un discours authentique, replacé dans son contexte, apporte cependant un éclairage nouveau permettant de mieux préciser les relations des scénarios avec la **mise en discours**, en tant qu'opération de validation ou de non-validation des préconstruits qui se donnent à dire dans le moment d'élaboration du message, chez un sujet donné.

L'hospice a été censuré par le locuteur A. Concession au langage normé, au langage de l'épouse du locuteur, au langage des enquêteurs? Sans doute. Ce procédé d'euphémisation est dans le droit fil de l'histoire de la langue, et des institutions aussi. L'hospice, l'asile sont désormais pour la majorité de nos contemporains des images du passé. Le monde asilaire est stigmatisé comme réalité sociale, mais il est aussi stigmatisé dans les mots qui en assurent la représentation en discours.

La stigmatisation se fixe préférentiellement sur les stéréotypes (13), et il y aurait lieu de développer une réflexion sur les liens entre stéréotypisation et actualisation. L'actualisation est le lieu de validation dans le dire des programmes de phrase élaborés dans l'à dire, dans l'«antichambre» de la parole (14). La suite Prép + Dét + N, dans le SP

de lieu, met en œuvre, dans le cas que nous avons évoqué, de subtils mécanismes marquant l'hésitation entre prise en charge et refus de prise en charge du stéréotype. Ces phénomènes affectent l'ensemble des composants du SP. Ils montrent que la stéréotypisation se construit en discours, et ne peut être renvoyée à des classements fixes, qui prédiraient que tel praxème véhicule un stéréotype, et tel autre non.

Le fait de travailler exclusivement sur des énoncés-types hors contexte discursif — procédure habituelle chez de nombreux linguistes, et en particulier chez la plupart des spécialistes expression spatiales — permet au chercheur de se conforter dans l'idée que l'on peut, en soupesant les exemples et en interrogeant sa compétence (en fait n'est-ce pas plutôt sa représentation de la langue qu'on interroge ?), classer les énoncés en acceptables et inacceptables. Mais les jugements d'acceptabilité passent par les pratiques langagières des locuteurs, qui sont diverses. Ce qui n'est pas stéréotype chez l'un (par exemple *maison de retraite* pour notre locuteur A, qui reste la désignation d'une occurrence spécifique, à travers l'actualisation *dans une maison de retraite*), deviendra stéréotype chez l'autre, à travers la formulation *aller à la maison de retraite* (15). Mais il est vrai que, pour valider mon objection, j'ai eu besoin ici de fabriquer un énoncé-type, n'ayant pas trouvé d'exemple attesté de cette construction dans mon corpus ! ...

Déplacement du vocabulaire, et, parallèlement, changement des institutions : les asiles et hospices de vieux ne sont plus à l'ordre du jour dans la politique de santé actuelle. Cependant l'euphémisation est un procédé de dissimulation. Il serait naïf d'imaginer une moralisation de la société à travers, ou en relation avec la transformation de son vocabulaire ! L'euphémisation travaille là où le sens blesse. Le remplacement de *maison de retraite* par *résidence* (assorti d'un nom propre, sans plus d'allusion aux personnes âgées qui y habitent) s'installe peu à peu dans l'usage. Ce déplacement fait apercevoir la continuation d'un processus de dissimulation. Et le voile révèle qu'il y a encore quelque chose à cacher : la **dimension asilaire** qui demeure, dans ces institutions qu'on ne veut plus appeler des *hospices* ou des *asiles*.

CONCLUSION

Le changement linguistique est en marche dans tout discours : toute énonciation a pouvoir d'agir sur les évolutions en cours, de valider ou invalider les énoncés potentiels qui se présentent au seuil d'**actualisation**. La stéréotypie est toujours stéréotypisation, processus en instance de réglage dans les discours.

Les enquêtés avaient à gérer, par l'acceptation ou par le refus, deux types de **routines de langage** :

- « Je dis (ne dis pas) comme **vous** » (hétérogénéité) : routine consistant à reprendre les mots de l'interlocuteur dans une réplique.

- « Je dis (ne dis pas) comme **tout le monde** » (stéréotypisation) : routine consistant à se conformer aux usages de parole dans une communauté linguistique donnée.

Les deux types sont étroitement reliés, car l'instance « tout le monde » n'est validée et prise en charge qu'à travers le « je » et le « vous » de l'interlocution. L'enquêteur, en particulier, représente toujours aux yeux de l'enquêté une norme de langage et de jugement social, et il y a toujours conflit larvé ou ouvert entre la communauté de parole à laquelle se rattache le sujet interrogé (les gens d'ici, de mon quartier, de ma classe sociale, de mon âge, de mon origine), et la norme — le discours standard et légitimé — qui se profile derrière l'enquêteur-questionneur, qu'il le veuille ou non. Le problème est donc de savoir quel est ce «tout le monde», et à quel clan il appartient...

La linguistique praxématique a rompu avec la tradition en contestant d'emblée la possibilité de dégager une composante purement extralinguistique (Lafont 1978, 1988, Siblot 1988, 1990, Barberis et Siblot 1989), composante dans laquelle il faudrait placer les univers de croyance, les scénarios et les routines, ainsi que le rapport d'interlocution. Il n'y a pas vraiment d'univers de croyance comme le croient les logiciens du sens, ni d'univers partagé au sens des sociologues et des ethnométhodologues, hors des échafaudages qu'en construisent les discours. Pas plus qu'il n'y a pas de rapport

intersubjectif, et d'instances énonciatives, hors de l'échange verbal hic et nunc. Le sens se règle en interaction.

Sur ce fil, cette fragile ligne de partage : dire, ou refuser de dire, s'engouffrer dans une routine de langage, ou être traversé du doute/ du rejet radical de sa validité, c'est le **temps du langage**, le temps de l'à dire inscrit dans le dire, qui rythme les enjeux.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUTHIER-REVUZ J., 1984, «Hétérogénéités énonciatives», *Langages* 73, 98-111, Larousse, Paris.
- BALLY C., 1932, *Linguistique générale et linguistique française*, Paris. Nlle éd. 1944, Francke, Berne.
- BARBERIS J.M., 1991, «L'oral en cadences, ou : ratage et régulation du discours», *Cahiers de praxématique* 16, 125-153, Montpellier.
- BARBERIS J.M., GARDES-MADRAY F., 1987, « Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale », *Cahiers de praxématique* 7, 37-62, Montpellier.
- BARBERIS J.M., SIBLOT P., 1989, « Réflexions praxématiques sur le verbal et sur le non-verbal », Actes du colloque *Le verbal et ses rapports avec le non-verbal dans la culture contemporaine*, Montpellier.
- BLANCHE-BENVENISTE C., 1987, « Syntaxe, choix de lexique et lieux de bafouillage », *DRLAV* 36-37, 123-157, Paris.
- BRES J., 1990, *A la recherche de la narrativité*, thèse, Montpellier III.
(à paraître), « Le jeu des ethno-sociotypes », Actes du Colloque *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés* (Lyon, mai 1992).
- BRES J., GARDES-MADRAY F., 1991, « Ratages et temps de l'à-dire », in *Le sens et ses hétérogénéités* (H. Parret coord.), éd. du CNRS, Paris.
- COSTE D., 1986, « Auto-interruptions et reprises », *DRLAV* 35-36, 127-139, Paris.
- DANON-BOILEAU L., 1989, « La détermination du sujet », *Langages* 94, 39-72, Larousse, Paris.
- KLEIBER G., 1989, « "Le" générique, un massif ? », *Langages* 94, 73-113, Larousse, Paris.
- GARDES-MADRAY F., 1984, « Praxématique et interaction verbale », *Langages* 74, 15-29, Larousse, Paris.
- GUILLAUME G., 1969, *Langage et science du langage*, Nizet (Paris) et Presse de l'Univ. Laval (Québec).
- HERSKOVITS A., 1986, *Language and Spatial Cognition*, Cambridge Univ. Press, Londres, New York.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1991, *Les interactions*, tome 1, Presses Univ. de Lyon.
- LAFONT R., 1978, *Le travail et la langue*, Flammarion, Paris.

- 1983, « L'à dire et le temps du silence : pour une linguistique de la parole productrice », *Cahiers de praxématique* 1, 10-40, Montpellier.
- 1988, « La démarche pragmatique : de quatre concepts absents » *Cahiers de praxématique* 10, 91-119, Montpellier. Réédité in *Le dire et le faire*, 295-319, Langue et Praxis, Montpellier.
- RUWET N., 1969, « A propos des prépositions de lieu en Français », in *Mélanges Fohalle*, Duculot et Gembloux, réédité in *Grammaire des insultes et autres études*, Seuil, Paris.
- SIBLOT P., 1988, « Le sens des réalités. Réel, praxis et production signifiante », *LINX* 19, Paris X.
- 1990, « Une linguistique qui n'a plus peur du réel », *Cahiers de praxématique* 15, 57-76, Montpellier.
- (à paraître), « Sémantique d'une stéréotypie discursive : la *casbah* des textes français », Actes du Colloque *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés* (Lyon, mai 1992).
- TALMY L., 1983, « How Language Structures Space », in Pick et Acredolo (eds.), *Spatial Orientation*, 225-282, Plenum Press, New York.
- VANDELOISE C., 1986, *L'espace en français*, Seuil, Paris.
- 1988, « Les usages spatiaux statiques de la préposition à », *Cahiers de lexicologie* 53, 1988-2, 119-148, Didier Erudition, Paris.

NOTES

- (1) Corpus recueilli en 1982-1983 et 1986, à Montpellier, dans un quartier central ancien : le quartier Saint Roch, sous forme d'interviews semi-directives. Le questionnaire est centré sur la perception de l'espace vécu, les délimitations du territoire, les déplacements quotidiens. Enquêtes réalisées par J.M. Barberis et C. Bouyon en 1982-1983, et par J.M. Barberis en 1986. Les deux interviews étudiées dans cet article sont extraites de l'enquête de 1982-1983.
- (2) J'entends **actualisation** au sens de Bailly 1932 et de Lafont 1978.
- (3) Comme cela a été souligné par les analystes de la langue parlée (Coste 1986, Blanche-Benveniste 1987). Ce problème des hésitations sur mots grammaticaux (et en particulier les prépositions spatiales) a été abordé in Barberis 1991.
- (4) Sur **temps de l'à dire, du dire et du dit**, cf. entre autres Lafont 1978 et 1983, Barberis et Madray 1987, Bres et Madray 1991, Barberis 1991. Succinctement, rappelons que le *temps de l'à dire* est le temps d'élaboration du message : temps de nature mentale, non mesurable directement, il a cependant des retombées dans le *temps du dire*, moment d'extériorisation du message. Ces retombées, observables et mesurables dans le dire, sont les pauses, les hésitations et les ratages. Le *temps du dit* est le temps de stockage en mémoire des unités.
- (5) Le **site** est ce par rapport à quoi on situe un objet, nommé **cible**. Dans la phrase *Je reste dans le quartier*, *je* est donc la cible, *le quartier* le site (Vandeloise 1986, p. 33). D'autres linguistes nomment

respectivement ces deux éléments : **figure et fond** (Talmy : **figure et grond**), **mobile et repère** (Langacker : **trajector et landmark**). Les **cibles** à situer, dans nos exemples, seront toujours **humaines**, grâce à des constructions du type : *cible : je (ou ils) + V de localisation ou de déplacement + SP de lieu contenant un N qui marque le site*. La relation des sujets (cibles) à l'espace (site par rapport auquel ils sont repérés) est marquée dans la syntaxe même des énoncés.

(6) A propos du concept de **temps-métadiscours**, je renvoie à Barbéris 1991.

(7) La *rue* est aussi, contrairement à la *place*, au *boulevard* et à l'*avenue* (lieux publics, lieux de passage) un possible **lieu de vie**, un « milieu » où l'on s'insère. En cela, c'est une nomination alternative au *quartier* : *dans mon quartier, dans ma rue*. Cet élément : l'intégration à un territoire, peut aussi jouer un rôle dans le choix de la préposition *dans* par opposition à *sur*.

(8) J. Authier-Revuz (1984) distingue *hétérogénéité constitutive* et *hétérogénéité montrée*. La deuxième forme est celle qui opère dans le langage la mise en représentation du Même et de l'Autre, grâce aux modalités énonciatives du discours. Il y a deux formes d'hétérogénéité montrée : la forme *marquée* trace des frontières entre le territoire discursif du sujet et celui qu'il place dans son ailleurs, et cela par divers procédés : par l'emploi d'une autre langue, d'un autre registre discursif, d'un autre type de discours, d'une autre modalité de prise de sens, d'un autre mot. Cet autre mot, ce mot de l'autre est ici *quartier*. Inversement, les mots où se constitue le plein du sujet dans son discours sont ceux qui excluent *quartier*, à savoir : *la place Saint Côme*, puis *mon coin*. La forme *non marquée* correspond au discours indirect libre, à l'ironie : elle laisse planer une part d'incertitude sur les frontières entre le moi et son autre.

(9) Michel Serres (« Discours et parcours », in *L'identité* (C. Lévi-Strauss éd.), Grasset et Fasquelle, 1977) souligne l'homologie entre le cheminement dans l'espace (**parcours**) et le cheminement du **discours** : cette grille spatiale lui permet d'élucider les articulations du récit mythique. Les ponts soulignent une faille tout en offrant un passage. Ils ont leur correspondance dans le tissu narratif. Ils relient ce qui est disjoint : deux lieux déconnectés, deux domaines hétérogènes du récit, entre lesquels la transition est problématique. Le diable, dans les légendes, est souvent le gardien des ponts, tendant des pièges aux voyageurs, leur posant des devinettes insolubles... On peut étendre cette analyse macrostructurelle aux microstructures du discours, et en particulier aux « ponts syntaxiques » tel que celui de la préposition.

(10) A propos des ratages et des phénomènes d'hétérogénéité montrée, cf. particulièrement Brès et Gardès-Madray 1991, et également les analyses de corpus in Brès 1990.

(11) *Back channel* : canal de rétroaction. Les analystes de conversation désignent ainsi la canal de communication où se logent les « petits mots » prononcés par l'interlocuteur, en arrière-plan du tour de parole du locuteur, du type : *hm hm; ah: ?* Ces éléments participent à la régulation de l'interaction dans la mesure où ils indiquent si l'auditeur « suit bien », ou s'il éprouve une difficulté : ce sont des procédures de guidage pour celui qui détient le tour de parole.

(12) Cette euphémisation du « chose pour les vieux » se poursuit : aujourd'hui il est mieux encore de parler de *résidence pour les personnes du troisième et du quatrième âge*, ou de *Résidence X*, le *X* étant constitué par un nom propre sans rapport avec l'âge des occupants : ici l'occultation est totale. Je reviens sur ce point plus loin.

(13) J'emploie le terme *stéréotype*, à côté de *prototype*, de *scénario*, d'*univers de croyance*. Il conviendrait certainement de donner des définitions, et de montrer les relations entre scénario, typisation (prototype), stéréotypisation (qui véhicule, de plus, la notion de jugement social), ce qui n'est pas mon propos actuel, et ressortit davantage des compétences des sémanticiens. A propos de la réflexion praxématique sur le stéréotype social et son inscription en discours, je renvoie en particulier aux travaux de P. Siblot (à paraître). Cf. également J. Bres à propos de la notion de *sociotype* et d'*ethnotype* (1991 et à paraître).

(14) Voir note 2 (sur l'actualisation) et 4 (sur temps de l'à dire, du dire et du dit).

(15) Formulation cependant concurrencée par *en maison de retraite*. Pourquoi *en* ? Il semble que le complément *de retraite* joue un rôle dans ce choix de préposition (cf. *loger à l'hôtel*, mais : *en hôtel trois étoiles*, *en hôtel garni*). De toute façon, *maison de retraite* a une valeur générique dans la construction *en* + dét Ø + N spécifié par un complément indiquant un type (complément constitué par un adjectif, un complément *en de*).